

# LA CHAÎNE DU FROID

Par Xavier GARDETTE

J'ai enfilé ma culotte noire, cette culotte de cycliste qui descend à mi-cuisses et moule mes jolies fesses. Quand je me lance dans le grand ménage, c'est la tenue la plus confortable. Par-dessus mon soutien-gorge, je passe le T-shirt bleu lavande sur lequel sont brodés le zèbre, la girafe et l'hippopotame. Un cadeau de mon mari, paix à son âme. Ensuite, je noue mes cheveux en queue de cheval avec un chouchou.

La maison a bien besoin de ce grand ménage. J'ai un peu laissé filer les choses, ces derniers jours. Avec tous ces évènements. Le sol à laver, les carreaux à faire, sans parler des fils d'araignées qui s'accrochent aux plafonds, dans tous les recoins, derrière les meubles. J'ai sorti mon balai télescopique, que j'ai acheté l'année dernière en promo chez Bailly, et j'ai semé la terreur. Il m'a fallu une bonne heure pour éliminer toutes ces bestioles à huit pattes qui entrent chez moi nuit et jour et installent leurs pièges à mouches. Si seulement les araignées faisaient du boulot sérieux! Mais il reste toujours quelques mouches qui volètent au-dessus de la viande étalée sur le plan de travail de la cuisine, et qui viennent me chatouiller dans le cou ou s'accrocher à mes cheveux.

Une seule araignée a échappé au malheur. La plus grosse de toutes. Je dois dire que j'en ai un peu peur. Elle est planquée dans le garage, derrière le gros congélateur bahut. Pas moyen de la déloger, malgré le bras télescopique de mon balai. Il est vrai que je n'ai pas insisté. Tourner autour de ce congélateur, ça me crée un malaise, avec le corps de mon mari plié en accordéon à l'intérieur.

Il va bien falloir que Jeff trouve une solution. Je n'ai rien demandé, moi ! C'est Jeff qui a tué mon mari, sans même m'en parler. Je rentrais des courses chez Super G, j'étais

sur la route à mi-chemin de la maison, et j'ai vu arriver en sens inverse la grosse moto de Jeff. Il sait toujours où me trouver, sur la route. De ses fenêtres, il surveille mes allées et venues. Il connaît mon emploi du temps.

J'ai ralenti. Jeff s'est arrêté à ma hauteur. J'ai baissé la vitre, et je l'ai entendu me dire, à travers la visière de son casque :

— C'est fait ma poulette.

— Qu'est-ce qui est fait ?

— Ton mari. Terminé.

J'ai mis un instant à comprendre. Et j'ai demandé, bêtement :

— C'est vrai ?

Comme si Jeff était du genre à plaisanter.

— Je l'ai mis dans le congélateur. Provisoirement.

Il ne plaisantait pas.

C'est un gars sérieux, Jeff. Et bel homme. Grand, baraqué, musclé, un peu enveloppé peut-être. Je le connais bien, c'est mon voisin d'en face depuis un an. C'est aussi mon amant depuis six mois. Ceci explique pourquoi les toiles d'araignées ont commencé d'apparaître dans la maison, bien qu'on m'appelle encore la fée du logis. Depuis que Jeff me fait monter au septième ciel et surtout depuis qu'il a tué mon mari, mon organisation quotidienne est un peu perturbée. Je néglige le ménage. Tout le monde peut comprendre ça.

Je ne pensais pas que Jeff irait jusqu'au bout. Derrière son air sérieux, ses allures viriles, Jeff est un garçon gentil, attentionné, à la délicatesse presque féminine. C'est justement cette douceur qui m'a séduite. Un homme qui ne ferait pas de mal à une mouche, pas comme cette araignée derrière le congélateur. On pense connaître les gens, on ne se méfie pas...et un jour on tombe des nues.

Ce n'est pas que je sois fâchée : la disparition de mon mari, cela m'arrange bien. Je dirais même que c'est une délivrance. D'autant que depuis quelque temps, il n'était plus le même. Cette disparition, j'en rêvais. Je devrais même en remercier Jeff. Seulement, ça s'est passé trop vite. Moi, il me faut des préavis.

Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? Il va bien falloir que Jeff trouve une solution. Je n'ai rien demandé, moi !

Par téléphone, Jeff m'a donné rendez-vous dans l'ancienne carrière de pouzzolane, l'endroit discret où nous cachons nos ébats depuis que j'ai cédé à son charme. Pour l'amour, nous n'allons jamais chez lui, bien qu'il vive seul. Tout le monde épie tout le monde, dans notre lotissement sans histoire où les maisons sont construites à dix mètres les unes des autres. Je tiens à rester discrète. Irréprochable. Comme la tenue de mon intérieur. Jamais on ne nous surprend ensemble, Jeff et moi. Quand nous revenons de la carrière de pouzzolane, Jeff me suit à moto. Mais arrivé à l'entrée du bourg, il fait un petit tour afin de se retarder, pendant que je file chez moi et rentre ma petite voiture dans le garage, là où ronronne le congélateur dans lequel maintenant se trouve le cadavre de mon mari.

Le temps est doux. Le ciel est bleu. Sans me changer, je suis partie au rendez-vous. C'est en débouchant du chemin à l'entrée de la carrière de pouzzolane que je pense à Fabrice.

Aujourd'hui, Jeff a laissé sa moto et pris sa voiture. La Saab noire est déjà là, au pied de la muraille ocre où poussent quelques bouleaux chétifs. A travers la lunette arrière, je devine la silhouette de Jeff qui m'attend derrière le volant. D'habitude, quand il prend la Saab, Jeff patiente debout contre la portière, sans bouger. Lorsque je m'approche, il me plaque contre lui doucement. Je suis toujours en retard. Je sais que cela l'irrite, mais dans ces moments-là il tente de se maîtriser et cela ne le rend que plus séduisant.

Il m'a dit au téléphone il y a une heure :

— Ma poulette, on a besoin de faire le point. J'ai une idée, mais il faut qu'on en parle.

Il serait temps qu'on arrête un plan, en effet. Jeff m'a mise dans l'embarras, en assassinant mon époux sans m'en informer. J'ai appelé le directeur commercial de l'entreprise, en inventant une crise d'œdème de Quincke qui clouait mon mari au lit et l'obligeait à annuler ses rendez-vous. Sans parler des explications alambiquées que j'ai dû fournir au téléphone à ses copains de golf, en cherchant l'inspiration dans les arabesques de mes poissons rouges. A ce propos, j'ai remarqué que la vitre de l'aquarium avait besoin d'un bon coup de racloir.

Comment n'ai-je pas pensé plus tôt à Fabrice ! Fabrice, et son camion GelAmour !

Fabrice nous apporte chaque semaine à domicile les produits surgelés que mon mari commande par téléphone. Il sait où se cache la clé du garage, il entre et entrepose lui-

même dans le congélateur les produits commandés, même quand il n'y a personne à la maison. Je lui fais une totale confiance. Mon mari est gros consommateur de plats surgelés. Moi, je préfère les produits frais. Et bio, de préférence.

Aujourd'hui c'est jour de livraison.

Fabrice de GelAmour est probablement chez moi à l'heure qu'il est.

Peut-être même est-il en train de soulever le couvercle du congélateur.

Dans la carrière de pouzzolane, je range ma petite voiture à côté de la Saab de Jeff. Pas un mouvement. Il doit être en colère. Je connais bien cette immobilité boudeuse. C'est la même chose chaque fois que nous parlons de mon mari. Mon amant ne supporte pas que j'aborde le sujet. Parce que j'accepte encore de temps en temps le devoir conjugal, Jeff pense que je donne de la confiture aux cochons. C'est mon mari, tout de même ! Ou plutôt, c'était mon mari.

Pourquoi Jeff boude t-il ? Est-il encore jaloux ? Ou bien, une fois de plus, est-il agacé de mon retard ?

Je descends de ma voiture, et contourne la Saab par l'arrière quand mon téléphone portable sonne. Je devine qui m'appelle, sans même regarder le numéro qui s'affiche à l'écran.

— Fabrice ?

— Bonjour Madame. Que dois-je faire ?

Fabrice ne tourne pas autour du pot. En deux répliques, nous nous sommes compris. Dans la voix de Fabrice, je retrouve les intonations commerciales qui sont chez lui comme une seconde nature. Cet homme n'est-il qu'une machine à vendre des surgelés ? Est-il capable d'émotion ?

J'ai une inspiration.

— Fabrice, entrez dans le garage en marche arrière, et mettez-le dans votre camion frigorifique.

Je parle du cadavre de mon mari, bien entendu.

Puis je demande à Fabrice de me rejoindre à la carrière de pouzzolane où je me trouve en ce moment, et lui donne les indications pour s'y rendre. J'ajoute :

— Maintenant que vous savez, Fabrice, dites-vous bien que si vous prononcez un mot, votre vie est menacée. Celle de vos enfants aussi.

Fabrice répond simplement :

— J'arrive, Madame. Mais je n'aurai pas beaucoup de temps. Je ne peux pas saboter ma tournée.

Je trouve que Fabrice a beaucoup de sang-froid. Normal, pour un livreur de surgelés.

La fenêtre de la Saab est ouverte. Jeff boude toujours derrière son volant. Je range le téléphone dans mon sac, et je lance :

— Mon amour, je viens de régler le problème.

Et quel problème ! Ce qui me tracassait, ce n'était pas de faire disparaître le corps de mon mari dans la nature, et de déclarer sa disparition à la gendarmerie. Tant de personnes adultes disparaissent en France de leur plein gré chaque année ! Je suis prête à parier que les gendarmes n'ouvriront pas d'enquête. Non, le problème, c'était de charger le corps de mon mari dans la malle arrière de ma voiture sans attirer l'attention des voisins. Je n'ai pas la force suffisante pour le faire seule. Et je ne voulais pas que Jeff entre chez moi, au vu et au su du lotissement. Je me méfie notamment du petit couple de chômeurs qui s'est installé face à ma maison il y a six mois, à côté de chez Jeff. Ces deux tourtereaux sont souvent derrière leur fenêtre ; ils n'ont que ça à faire sans doute.

Et voilà que Fabrice et ses tournées hebdomadaires m'apportent la solution. Rien de plus normal qu'un camion de produits surgelés qui entre en marche arrière dans mon garage, afin de décharger les commandes sans rompre la chaîne du froid.

Je me penche à la fenêtre de la Saab. Jeff ne bouge pas.

Son visage est légèrement penché sur la droite. La chemise est tachée. Trois ronds de sang noir coagulé forment les trois sommets d'un triangle sur la tempe gauche.

Jeff est mort.

Du beau travail.

Les choses vont trop vite. J'ai besoin de temps. Moi, il me faut des préavis.

Je me redresse, et regarde tout autour de moi en pivotant, embrassant la carrière du regard sur trois cent soixante degrés.

Il est là, à trente mètres, à l'ombre des bouleaux et des chênes qui bordent l'entrée de la carrière de pouzzolane. Il a vu que je l'ai vu, et avance maintenant vers moi d'un pas lent, en souriant de toutes ses dents. Sa Maserati doit être quelque part, dissimulée dans les sous-bois.

Luigi. Mon frère.

Toujours le même. Avec la chemise grande ouverte sur une chaîne en or massif, les boucles d'oreilles serties de saphir, la gourmette, la grosse montre, les bagouzes à chaque doigt. Comment peut-il être ce virtuose du revolver à silencieux, avec ce poids d'or fin et de pierres précieuses qui lui plombe les phalanges ?

Je vais à sa rencontre, lui passe les bras autour du cou, et dit d'un ton de reproche un peu mutin :

— Je ne t'attendais pas si tôt, Bambino.

Avec moi, sa petite sœur, Luigi est un tendre. J'aime les hommes tendres. Luigi est aussi un tueur, un pro. Nous menons chacun de notre côté une vie rangée. Moi en Auvergne. Luigi, en Calabre. Luigi exécute quatre ou cinq contrats chaque année, pour le compte de la N'Drangheta, pas davantage. Cela lui suffit pour vivre. Mon frère a des goûts simples.

J'ajoute :

— Je suis très contente de te revoir.

Luigi se dégage de mon étreinte. Il me tient par les épaules, son grand sourire en travers du visage, et me regarde dans les yeux :

— Tu as fait une connerie, petite sœur. On n'a pas idée de prendre un amant juste en face de chez soi. Sans se renseigner. Sans demander l'avis de son petit frère.

Je suis interloquée. Je fronce les sourcils.

Luigi ne dit plus rien.

On entend le bruit d'un moteur dans le chemin qui mène à la carrière de pouzzolane où nous nous trouvons, Luigi et moi. Ce doit être Fabrice et son camion de produits surgelés, avec le cadavre de mon mari à l'intérieur.

Le camion frigorifique apparaît en effet à l'entrée de la carrière, avec ses grosses lettres peintes en bleu et blanc sur le flanc : « GelAmour ».

GelAmour se range à côté de la Saab. Fabrice descend du camion. Il a perdu son sourire commercial. Il jette un coup d'œil rapide sur la voiture, et sur la forme immobile derrière le volant. Il me fait un signe de tête, puis s'approche de Luigi et lui donne l'accolade. Les deux hommes restent trente secondes dans les bras l'un de l'autre.

Je ne comprends plus.

Mon frère Luigi rompt le silence, en s'adressant à Fabrice :

— Il avait commencé à creuser dans la pouzzolane.

Luigi ajoute, en indiquant un endroit au pied de la falaise ocre :

— C'est par là.

Luigi et Fabrice marchent vers la falaise. Ces deux-là semblent avoir oublié ma présence. Je leur emboîte le pas. A quelques mètres, une fosse est creusée dans les granulés de pouzzolane. Une pelle et une pioche gisent à côté du trou. Fabrice contemple l'excavation, et dit :

— J'aurais fait la même chose que lui. La pouzzolane, c'est idéal. Cela draine naturellement. Pour les corps, c'est ce qu'il y a de mieux après l'acide.

Voilà. J'ai fait une grosse bêtise. De celles qui ne pardonnent pas en Calabre.

Je me suis laissée séduire par Jeff. Un lieutenant de la famille rivale, ennemie héréditaire, qui voulait mettre la main sur notre petit trafic de cocaïne ; ce trafic juteux qui transitait dans mon garage, dissimulé dans les emballages surgelés de calamars à la romaine ou de pizzas napolitaines. Avec Fabrice et mon mari à la manoeuvre.

Franchement, je n'ai rien vu venir. Il a suffi que Jeff me dise un soir, sur le trottoir: « je me sens bien seul sous la couette ! », pour que je cède, sans réfléchir.

J'ai mérité ce qui m'arrive.

Quand Jeff a occis mon mari, j'ai hésité avant d'appeler mon frère Luigi. Mais le petit couple italien d'en face avait déjà prévenu le Boss à Cosenza, en Calabre.

Le Boss a dépêché mon frère Luigi en urgence. Avec ordre de dessouder Jeff, et de régler le cas de la petite sœur. C'est-à-dire mon cas.

J'ai supplié Luigi, lui ai juré que j'ignorais tout, que je n'étais pas complice de Jeff et du meurtre de mon mari, que j'avais toujours été du côté de notre famille.

Il m'a répondu :

— Petite sœur, le Boss ne plaisante pas. Si je te laisse en vie, je perds la mienne. Tu m'aimes trop pour accepter cela, n'est-ce pas ?

Fabrice et Luigi ont pris le temps de tout m'expliquer. Puis ils m'ont poussée dans la chambre froide du camion GelAmour, sans violence. Ce sont des hommes tendres.

Je ne tiendrai pas très longtemps, par moins trente degrés, assise sur les cartons de calamars. Je n'ai sur moi que ma culotte de cycliste et mon T-shirt avec le zèbre, la girafe et l'hippopotame.

Ce qui m'ennuie le plus, cependant, c'est de savoir que chez moi la grosse araignée est toujours derrière le congélateur.